

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

RENÉ GIRARD Né à Avignon en 1923. Ancien élève de l'École des Chartes (archiviste-paléographe, 1947) et docteur en histoire moderne de l'Université d'Indiana (1950). Docteur honoris causa des Universités d'Amsterdam, Anvers et Innsbruck. A reçu le Grand Prix de Philosophie de l'Académie française en 1998. Chevalier de la Légion d'honneur et membre de l'Academy of Arts and Sciences aux Etats-Unis. Professeur émérite à Stanford University.

Auteur de *Mensonge romantique et vérité romanesque* (1960), *La Violence et le sacré* (1972), *Des Choses cachées depuis la fondation du monde* (1978), *Le Bouc émissaire* (1981), *La Route antique des hommes pervers* (1985), *Shakespeare : les feux de l'envie* (1990), *Je vois tomber Satan comme un éclair* (1999), *To Double Business Bound* (1978), *The Girard Reader* (1998). Nombreuses traductions en plus de vingt langues.

CONFÉRENCE DE RENÉ GIRARD

@

Depuis plus d'un demi-siècle les Rencontres Internationales de Genève diffusent les idées de notre temps. Jean Starobinski, Georges Nivat, Jean-Claude Frachebourg et tous les organisateurs ont de grandes raisons de fierté. Un millénaire tout neuf les attend et n'en doutons pas, ils en viendront à bout...

A Genève j'ai de très bons souvenirs, et d'abord mes rapports d'amitié et de recherches communes avec ceux qui seront toujours pour moi « les jeunes protestants de Genève, » Marc Faessler et ses amis.

Dans les parages de Genève, les eaux du lac s'accélèrent pour se jeter dans le Rhône et bientôt, elles iront longer les remparts de ma ville natale, Avignon. Dans ce lien toujours changeant et néanmoins immuable, je vois un symbole de l'esprit qui nous aidera, espérons-le, tout au long de cette semaine, à perpétuer dignement la grande tradition de ces Rencontres de Genève.

p.014 Loin d'être aussi vieille que le monde, la question de la violence et du religieux est relativement moderne. Si Voltaire n'en

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

est pas l'inventeur c'est lui qui l'a mise à la mode, dans *Candide* et qui a inventé la façon habituelle de la traiter. Propulsé par les coups de pied quelque part, le malheureux Candide court d'un bout à l'autre de la planète et nous fait visiter avec lui les capitales de la violence.

La méthode se perpétue de nos jours dans l'enquête journalistique. On ausculte les uns après les autres tous les points chauds de la planète. La méthode est grandement facilitée par les transports aériens et la communication électronique. Seule manque la verve éblouissante de Voltaire.

Pour les conférenciers aussi, cette méthode a de grands avantages. Elle permet de ne rien approfondir. Elle fournit le bouc émissaire idéal, le même qu'à l'époque de Voltaire, le fanatisme religieux, rebaptisé fondamentalisme.

Le fondamentalisme est arrivé à point nommé pour donner un nouveau souffle au voltairianisme de base, si j'ose dire, un peu essoufflé après les grandes catastrophes de notre siècle. Nous venons de vivre les massacres les plus gigantesques de l'histoire, Hitler, Staline, le Cambodge, le Rwanda. Notre siècle est aussi celui de la violence la plus intime, fruit d'une désagrégation culturelle et sociale qui atteint le cœur de nos sociétés. Tout cela n'a rien à voir avec le fondamentalisme.

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas de rapport essentiel entre la violence et le sacré ? Je crois qu'il y en a un puisque je lui ai consacré ma carrière. C'est de cela que je vais vous parler.

Certains lecteurs très indulgents pensent que c'est une grande ferveur de non-violence qui m'a orienté vers l'étude de la violence et des religions. Ils se trompent. C'est la curiosité intellectuelle,

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

c'est l'espoir de transformer le religieux archaïque en une énigme déchiffrable.

Devant une matière aussi éparse, diverse et néanmoins répétitive que le religieux, l'attitude scientifique consiste à chercher l'invariant autour duquel les variables viendront s'organiser. L'étude du religieux n'a jamais franchi cette première étape. Du coup, beaucoup de chercheurs la tiennent pour infranchissable. On va jusqu'à affirmer que des mots tels que « religion » et « religieux » ne recouvrent aucun contenu stable. L'étude du religieux en tant que tel passe pour une illusion scientifique.

Je n'en crois rien. Je crois que l'invariant du religieux existe et que, justement, c'est la violence. Dans les sciences de l'homme et de la culture, me dit-on, il n'y a jamais d'invariant au sens strict. Sans doute ^{p.015} mais, dans le cas du religieux, un certain type de violence s'en rapproche suffisamment pour mériter un traitement à part.

Dans les mythes dits fondateurs, et les récits d'origine, tout commence, en règle générale, par une violence si extrême qu'elle décompose la communauté ou l'empêche de se fonder. Sur ce fond, une forme spécifique surgit, la violence de *tous contre un*. Elle n'a de nom dans aucune langue. Mais les Américains lui en ont donné un auquel il faut bien recourir, *lynching, lynchage*.

Dans le culte de Dionysos, le lynchage est partout. Tous les épisodes du cycle culminent dans la ruée d'une foule qui déchire et déchiquette une victime avec ses mains, avec ses ongles, avec ses dents et souvent, la dévore vivante. Les rites dionysiaques sont la reproduction de ce lynchage sur des animaux assez petits pour que les fidèles puissent les tuer et les manger.

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

Dans les mythes du monde entier, on trouve des transpositions animales du lynchage. C'est toujours à une espèce zoologique localement dominante qu'est confié le rôle des lyncheurs, à une espèce qui est ou paraît capable de lynchage. On a des bisons lyncheurs en Amérique, des kangourous en Australie. On a des buffles, des loups, des chiens, des vautours, etc. La Grèce également a ses transpositions animales, les chevaux d'Hyppolite, les chiens d'Actéon, etc.

Le meurtre collectif est-il le fondement universel de la mythologie ? Plus on explore cette idée, plus elle paraît vraisemblable. Il y a des thèmes dans certains mythes qui doivent être les traces d'un lynchage plus ou moins effacé, des formations circulaires, par exemple, autour d'un être sans défense. L'analyse comparée suggère des transformations et des camouflages du lynchage, peut-être un effort de censure. Pour les détails je vous renvoie à mon *Bouc émissaire* (Grasset, 1982).

Que le désir de censure existe dans notre culture, on ne peut guère en douter puisqu'il s'exprime ouvertement chez Platon. Ce que ce philosophe reproche aux poètes n'est pas, comme on le pense, l'activité esthétique au sens moderne dont l'idée lui est étrangère, c'est la représentation, l'exhibition de la violence religieuse. Autour de cette violence, Platon souhaite le silence et l'obscurité.

Il a lieu d'être satisfait. En détournant la censure platonicienne de son véritable objet, notre culture l'a perdue littéralement de vue et du coup l'a prodigieusement renforcée. Même les chercheurs professionnels se refusent à poser la question de la violence collective. Ils n'y reconnaissent pas cet invariant du religieux dont ils se hâtent trop de nier l'existence.

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

p.016 Si j'ai raison, le lynchage doit se trouver aussi dans les Écritures judaïques et chrétiennes. Et effectivement il s'y trouve. C'est même là qu'il est représenté le plus soigneusement, le plus exactement.

Dans les Psaumes, le narrateur est souvent un individu solitaire, terrifié par une foule hostile qui l'encercle et s'apprête à le lyncher. Dans le livre de Job, l'entretien du héros avec ses prétendus amis se déroule, lui aussi, sous la menace du lynchage. La communauté, longtemps subjuguée par Job, s'est brusquement retournée contre son idole. Elle s'efforce de convaincre le malheureux, par l'intermédiaire de ses « amis », que s'il se fait lyncher, il l'aura certainement mérité. Pour la foule, le lynchage est jugement de Dieu, il est Dieu lui-même.

Beaucoup de prophètes sont également menacés de lynchage, aux mains de foules irritées de se voir critiquées pour leur insouciance immorale à l'heure du péril. L'expression suprême de cette hostilité populaire, c'est le lynchage minutieusement décrit d'un prophète tendre et faible, ennemi de toute violence, le Serviteur de Yahvé.

La Crucifixion est plus minutieusement décrite encore et les Évangiles la comparent non seulement au lynchage du Serviteur mais à tous les lynchages vétéro-testamentaires. C'est une exécution légale, sans doute, mais décrétée sous la pression de la foule. Si Pilate ne cédait pas à cette foule, si l'émeute redoutée par lui se déclenchait, son objectif principal serait la lapidation de Jésus, forme classique du lynchage, ébauchée à plusieurs reprises d'ailleurs avant la Passion.

Si on s'intéresse au religieux en général, la première chose à

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

faire, je pense, c'est de rompre le silence qui entoure le lynchage. Il y a trente ans que je m'y emploie. La réprobation que cela me vaut ne va pas jusqu'au lynchage, certes, mais elle est assez intense pour me persuader que la censure préconisée par Platon reste un impératif de la culture actuelle.

Le lynchage est le moment central d'une séquence qui en comporte au moins trois : 1) une crise violente ou une catastrophe quelconque détruisent la communauté ou l'empêchent de se fonder ; 2) le lynchage ramène la paix ; 3) la communauté se met ou se remet à fonctionner.

Rien dans les mythes ne permet de rendre compte de cette séquence. La conception évangélique du désir et de ses conflits suggère au contraire une explication.

Jésus recommande aux hommes de l'imiter. Pour comprendre cette recommandation, il faut la situer dans un contexte d'imitation généralisée. Ceux qui n'imitent pas Jésus imiteront d'autres modèles qui les entraîneront fréquemment dans une violence inextricable.

^{p.017} A la différence des animaux qui n'ont que des appétits et des besoins à jamais fixés sur des objets biologiquement déterminés, les hommes ont des *désirs* dont la liberté ne garantit pas l'autonomie. Ils ne choisissent pas directement des objets mais des modèles dont ils imitent les désirs. Ils désirent donc les mêmes objets que ces modèles et ils les transforment en rivaux qu'ils imitent plus que jamais. Ils s'enfoncent avec eux dans le cercle vicieux du désir et de la haine. Pour désigner ce processus les Evangiles ont un mot *scandale* qui signifie le renforcement réciproque du désir et de son obstacle. C'est ce que les vieilles

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

Bibles appelaient la pierre d'achoppement. Plus on s'y meurtrit, plus on désire s'y meurtrir. L'imitation de Jésus, c'est l'imitation d'un modèle qui ne se transformera pas en rival, elle nous évitera les scandales.

Ce sont les scandales, en s'exaspérant et en se multipliant contagieusement, mimétiquement, qui suscitent les crises initiales des mythes. Ils détruiraient toute vie sociale si, à leur paroxysme, ils ne déclenchaient pas le processus qui les refoule, le lynchage de la victime unique.

Les récits de la Passion montrent que le lynchage religieux est un phénomène tout aussi mimétique que les violences qui le précèdent et le déclenchent. On le voit bien dans le cas des disciples qui abandonnent Jésus au moment critique. On le voit surtout dans le cas de Pierre : une fois plongé dans la foule hostile à Jésus, la contagion à laquelle il succombe est la vraie cause de son triple reniement. Même chose pour Pilate, au fond, qui voudrait bien résister à la foule mais qui, tout de suite, lui obéit. Même chose enfin pour les deux voleurs crucifiés auprès de Jésus. Bien que suppliciés eux-mêmes, ils vocifèrent avec la foule. Ils imitent encore la foule.

L'arrestation de Jésus déclenche en somme un phénomène de foule, un emballement mimétique, une contagion si forte que personne n'y échappe. Le mimétisme de rivalité qui, tout de suite auparavant, divisait et désagrégeait la communauté fait place brusquement à un mimétisme cumulatif qui rassemble et ressoude contre le seul Jésus tous ceux qui naguère étaient divisés.

Aussi longtemps que les rivalités portent sur des objets désirés, elles se font toujours plus intenses, toujours plus séparatrices,

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

désagrégatrices. Lorsque leur intensité dépasse un certain seuil la haine du rival fait oublier le désir de ses objets. C'est l'aggravation du mal, paradoxalement, qui change le régime du mimétisme et, par l'intermédiaire de la victime unique, transforme cette force de désordre en force de retour à l'ordre.

p.018 Les hommes ne peuvent pas partager à l'amiable les objets qu'ils désirent ensemble. Ils partagent aisément au contraire les ennemis qu'ils haïssent ensemble. Le mimétisme cumulatif réduit le nombre des scandales jusqu'au point où il n'en reste plus qu'un, Jésus, le scandale universel. « Heureux », dit Jésus, « ceux pour qui je ne suis pas une cause de scandale ».

Dans les mythes, la contagion mimétique est d'une intensité telle que sa puissance d'illusion est irrésistible. Tous les participants voient dans la victime unique leur ennemi personnel. Ils peuvent donc transférer sur lui toutes leurs rivalités, toutes leurs haines, et c'est pourquoi le lynchage unanime apaise la communauté entière.

Lorsqu'une communauté pacifiée par un emballement mimétique se sent à nouveau menacée par la discorde, elle va chercher dans l'événement qui l'a jadis tirée d'affaire le modèle d'un remède contre toute violence future. Le sacrifice consiste à substituer une nouvelle victime à la victime originelle et à l'immoler au nom de cette divinité, dans l'espoir de réactiver l'effet réconciliateur. Beaucoup de sacrifices sont aussi des lynchages, mais des lynchages prémédités, copiés sur un premier lynchage spontanément réconciliateur.

Les persécuteurs ne se savent responsables ni de leurs rivalités mimétiques, ni du phénomène collectif qui les délivre. Ils rejettent

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

sur leur victime la responsabilité non seulement de leurs malheurs mais finalement de leur délivrance. Après avoir démonisé leur victime, ils la divinisent.

Grâce au processus que je viens de décrire, les communautés archaïques se croient soutenues, protégées, surveillées et au besoin châtiées par leurs divinités.

La violence collective est trop fréquente dans les mythes et les rites sacrificiels du monde entier pour que sa présence soit fortuite, insignifiante. Elle suggère un mauvais fonctionnement des rapports entre les hommes, conséquence d'un mimétisme trop intense, plus intense que chez les animaux. Ce mimétisme générateur de rivalités débouche lui-même sur la violence unanime qui rétablit la paix et engendre le religieux.

Les Évangiles révèlent l'essentiel, à savoir les deux régimes du mimétisme, le mimétisme qui divise et qui oppose d'un côté et, de l'autre côté, le mimétisme cumulatif qui réconcilie les antagonistes aux dépens d'une victime forcément innocente mais perçue comme coupable. Les rivalités mimétiques sont un poison sécrété par l'intelligence supérieure de l'homme, et il suscite son propre contrepoison, le tous-contre-un mimétique, le lynchage unificateur.

^{p.019} Si la thèse de la victime divinisée est vraie pour les religions archaïques, n'est-elle pas vraie aussi pour le Dieu du judaïsme et du christianisme, en dépit de tout ce qu'il peut y avoir en lui de révélateur ? Pour le Dieu du christianisme surtout car la théologie chrétienne refait d'un bouc émissaire, Jésus, Dieu lui-même. Ne retombe-t-on pas dans la divinisation mythique des boucs émissaires ?

Mon analyse paraît d'abord confirmer ce soupçon. Entre le

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

christianisme et les mythes, la ressemblance est si grande qu'on ne voit pas où pourrait se glisser la moindre divergence significative.

Et pourtant cette divergence non seulement existe mais c'est un gouffre infranchissable. Ce qui caractérise les mythes, en effet, c'est que tous les membres de la communauté succombent à la contagion mimétique. Ils s'imaginent donc que la victime est coupable, et c'est sur cette illusion que repose le transfert unanime contre celle-ci et le mirage de sa transcendance.

La Bible et les Évangiles comprennent au contraire que la victime est innocente. Au lieu de répéter avec les mythes le mensonge de la victime coupable et des persécuteurs innocents, la Bible et les Évangiles proclament l'innocence de la victime et la culpabilité des persécuteurs. Et les Évangiles, qui plus est, révèlent la cause de l'illusion mythologique, le mimétisme falsificateur.

Ce mimétisme est invisible dans les mythes non pas parce qu'il n'est pas là, mais au contraire, parce qu'il triomphe absolument. Il disparaît derrière les significations mensongères qu'il engendre. Œdipe apparaît comme réellement coupable de parricide et d'inceste. C'est la réussite d'un emballement mimétique qui le fait apparaître comme tel. En réalité, il est un bouc émissaire.

A la réussite de l'emballement mimétique, génératrice de mythologie, s'oppose dans les Évangiles, non pas un échec total, qui empêcherait lui aussi toute révélation, mais un demi-échec dont la cause est évidente. L'unanimité contre Jésus, en fin de compte, n'est pas complète. Le petit groupe des disciples est presque submergé par la contagion mimétique, je l'ai dit, mais, le troisième jour, il resurgit et proclame l'innocence de Jésus.

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

C'est cette proclamation d'innocence que reproduisent les Évangiles, et non l'illusion collective de la victime coupable.

Il y a une révélation évangélique (et biblique) de l'illusion mythologique. Cette révélation est inséparable, assurément, de la Résurrection, du contenu religieux des Évangiles, mais dans son principe elle est distincte. Son contenu n'est pas religieux mais purement anthropologique, scientifique.

p.020 Si cette révélation est bien là, me direz-vous, comment se fait-il que personne ne l'ait jamais repérée ? Du silence des philosophes, sociologues et autres théoriciens, il ne faut pas déduire que cette révélation est absente de notre monde. A mon avis, elle n'a pas besoin d'être explicitée pour exercer ses effets. L'un des signes de son influence est la signification moderne de l'expression *bouc émissaire*.

Dans son sens rituel, bouc émissaire désigne la victime d'un rite juif très ancien (Lévitique 16) qui consistait à transférer sur un bouc, rituellement, les péchés de la communauté, et ensuite à expulser cet animal dans le désert où finalement on le tuait.

La signification moderne de bouc émissaire met l'accent sur l'innocence de la victime, autrement dit sur l'absurdité du mimétisme transférentiel, que le rite ne pourrait pas reconnaître sans se détruire lui-même en tant que rite.

Cette signification moderne présuppose ce que j'appelle la révélation anthropologique du christianisme. Elle est apparue dans la chrétienté au début de l'ère moderne. L'expression bouc émissaire ne se trouve nulle part, me direz-vous, dans le Nouveau Testament. C'est vrai mais, à sa place il y a *agneau de Dieu* qui dit mieux encore que bouc émissaire l'innocence de la victime

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

injustement sacrifiée, Jésus-Christ.

La réhabilitation biblique des boucs émissaires commence avec le premier meurtre de l'histoire humaine, celui d'Abel. Si nous comparons ce récit au mythe fondateur de Rome, nous constatons que la différence judéo-chrétienne est déjà là.

Dans le mythe romain, le bouc émissaire, Remus, passe pour coupable de transgresser la loi formulée par son jumeau, Romulus, lequel, en sa qualité de fondateur officiel de la cité, a forcément raison de tuer Remus. Ce qui fait de Romulus un fondateur irréprochable, toutefois, c'est le simple fait d'avoir tué son frère le premier, avant que l'inverse ne se produise.

Dans l'histoire de Caïn et Abel, les faits sont presque identiques et les résultats aussi puisque son meurtre fait de Caïn le fondateur de la première culture humaine. Tout est pareil sauf le jugement de Dieu qui condamne le meurtrier en tant que meurtrier. La Bible discrédite les décrets de la violence triomphante, toujours légitimés par les mythes. Aucun mythe n'a jamais posé au(x) meurtrier(s) triomphant(s) la question que le Dieu biblique pose à Caïn : *qu'as-tu fait de ton frère ?*

Les mythes reflètent les illusions de la violence collective et nous invitent à les partager. Le judaïque et le chrétien révèlent ces mêmes illusions et nous invitent à les répudier.

^{p.021} En faisant voir qu'il existe deux types de mimétisme dans la séquence mythique et que le second rassemble contre un bouc émissaire la communauté que le premier avait divisée, les Évangiles déchiffrent l'énigme de la mythologie. Les mythes sont des phénomènes de bouc émissaire parfaitement déchiffrables mais, pour les déchiffrer, il faut se guider sur les Évangiles.

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

Pour décrypter un mythe, il suffit de remplacer le drame dont il nous donne une version mensongère par le récit de la Passion. Le schème de la victime coupable et des persécuteurs innocents est une inversion de la vérité, partout répétée dans les mythes en raison du mimétisme violent. En remettant d'aplomb l'inversion mythique et en nous montrant qu'elle est due au mimétisme de la foule, le récit de la Passion résout l'énigme des mythes centrés sur la violence collective.

J'ai maintenant terminé le résumé de ma propre thèse qui m'est indispensable pour parler efficacement, dans les quelques minutes qui me restent, de ma conception du rapport entre violence et religion dans le monde actuel. La singularité de notre monde s'explique, à mes yeux, par l'opposition entre le religieux mythique, qui repose sur une violence inaperçue, toujours transférée sur un bouc émissaire, et le religieux judéo-chrétien, qui révèle l'injuste absurdité de ces transferts et par conséquent les rend impossibles.

Dans les débats sur la violence, c'est toujours le même reproche que l'on adresse au christianisme. Cette religion déçoit. On attendait d'elle la paix universelle, mais le christianisme, dit-on, « ne fait rien pour résoudre le problème de la violence ».

Ce reproche est proprement ahurissant. Loin de promettre la paix, les textes chrétiens parlent de l'avenir en termes apocalyptiques, c'est-à-dire en termes de violence extrême. S'il est vrai que Jésus fait de la paix la valeur suprême, il ne s'agit pas de la paix « telle que le monde la donne », laquelle n'est jamais qu'une trêve des boucs émissaires. Cette paix-là ne vaut rien et il s'agit d'accéder à une paix tout autre, une paix vraiment divine « qui surpasse l'entendement du monde ».

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

Si les hommes le voulaient, ils pourraient accéder sans violence à cette paix, en suivant les recommandations de Jésus. Mais ils ne le veulent pas, c'est pourquoi le passage d'une paix à l'autre ne peut pas se dérouler sans violence. C'est pourquoi Jésus peut dire : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et comme je voudrais qu'il fût déjà allumé ».

Apocalypse en grec signifie révélation. Dans les langues modernes, le mot est inséparable de la violence, l'apocalypse est une violence révélatrice, une révélation de la violence.

p.022 Si le public de nos jours, même chrétien, ne tient aucun compte de la dimension apocalyptique des Évangiles, c'est parce que le thème est discrédité. Ce qui a favorisé ce discrédit, c'est la croyance assez répandue en une fin du monde imminente dans le christianisme primitif. Cette croyance, nos savants contemporains la regardent avec beaucoup de condescendance. Ils y voient une démangeaison superficielle de fin du monde, analogue à celle de ces illuminés, à notre époque, qui nous promettent la fin du monde tous les huit jours. La dimension apocalyptique est considérée comme étrangère au contenu essentiel du Nouveau Testament.

Les analyses qui précèdent nous obligent à remettre en cause cette attitude, à comprendre qu'elle escamote quelque chose d'essentiel. Si c'est vraiment sur l'illusion des boucs émissaires et tout ce qui en dérive que repose la violence sacrificielle et légale, la violence ordonnatrice et répressive des sociétés archaïques et traditionnelles, il y a une irrationalité violente de l'ordre culturel, utile néanmoins pour maintenir l'ordre dans ces sociétés, aussi longtemps que cette violence passe pour sacrée. C'est cette illusion utile que la révélation chrétienne ne peut manquer de subvertir. La révélation chrétienne va donc fragiliser et même

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

détruire, à la longue, les structures traditionnelles des sociétés.

Le processus religieux archaïque contient la violence dans tous les sens du verbe contenir. Il la contient en ce sens qu'il oppose à la violence une barrière souvent efficace, mais cette barrière est elle-même faite de violence. Le religieux et le culturel qui en découlent ne sont jamais exempts de violence et toutes les institutions humaines participent de cette violence. La différence entre la violence légitime et la violence illégitime comporte toujours une part d'arbitraire.

Partout où ils s'implantent, la Bible et les Evangiles subvertissent peu à peu l'autorité et la légitimité des institutions sacrificielles.

Une fois que ces institutions sont dissoutes, les sociétés qui ne croient plus aux phénomènes de bouc émissaire, ne disposent plus, face à la violence mimétique, de cette marge de sécurité que le déclenchement probable du mécanisme victimaire constituait dans les cas de déchaînement humainement et même rituellement immaîtrisable.

A la lumière de nos analyses, la dimension apocalyptique n'est pas extérieure aux Évangiles, ce n'est pas une vieille superstition judaïque surajoutée à leur contenu essentiel, c'est une conséquence directe de ce que j'appelle la révélation anthropologique.

L'idée que le monde est mortel et qu'il risque de périr à tout moment, en raison du comportement humain, cette idée, les ^{p.023} Evangiles l'expriment dans leur langage religieux dit apocalyptique, et elle se dit aussi, dans notre monde, en un langage scientifique. C'est fondamentalement la même idée. Le

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

monde actuel, à cause de la puissance de ses armements, à cause de tout ce qui le menace, du fait de sa puissance technologique, est dans un état qu'on peut qualifier d'*apocalypse objective*.

Le fait que la menace soit purement humaine et non pas divine ne nous permet pas de la tenir pour étrangère aux Évangiles. Elle correspond au contraire au vrai message évangélique qui représente Dieu comme étranger à toute violence. Ce sont les hommes qui rejetaient impudemment leur violence sur leurs divinités, mais le christianisme authentique met fin à ce jeu-là et fait retomber sur les hommes, finalement, toute la violence qu'ils ont projetée, tout au long de l'histoire humaine, sur tous leurs faux dieux mythiques. S'il y a une violence du vrai Dieu, elle consiste exclusivement à laisser retomber sur les hommes cette violence qui leur appartient en propre.

Si le thème apocalyptique est très directement et rationnellement enraciné dans la révélation anthropologique, il ne faut pas s'étonner des correspondances saisissantes entre les textes évangéliques et la violence dans le monde actuel.

Deux types de menace planent sur notre monde complètement « déréglé », déritualisé. Il y a une menace globale : la guerre nucléaire ou biologique, les catastrophes écologiques, les convulsions politiques gigantesques. Il y a également un autre type de violence dont se plaignent les hommes de notre monde, plus insidieux et mystérieux, l'impression de se trouver dans une société où les rapports intimes sont soumis à des pressions destructrices fantastiques. On retrouve les deux types de violence dans les textes apocalyptiques. Ceux qui décrivent la première sont très connus et je ne les citerai pas mais voici une parole de Jésus qui définit admirablement la seconde :

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

N'allez pas croire que je suis venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix mais la guerre. Je suis venu opposer l'homme à son père, la fille à sa mère et la bru à sa belle-mère : on aura pour ennemis les gens de sa famille.

Mt 19, 34-36

La discorde surgit au point précis où la concorde paraît le plus assurée, dans l'institution la plus fondamentale, la famille nucléaire. Les liens les plus menacés sont ceux qui devraient être les plus inébranlables, entre le fils et le père, la fille et la mère et réciproquement...

^{p.024} Dans un univers influencé par le Christ, la famille elle-même perd sa cohésion et non seulement ne peut plus protéger les hommes mais peut devenir un foyer de désordre et de violence redoutables.

Ce texte ne se veut pas menaçant. Il ne se réjouit pas de ce qui va se passer, il se contente de décrire les conséquences de cette perte de la violence légitime qui structure l'ordre social du sommet jusqu'à la base, cette perte qui tend à susciter partout la rivalité et à indifférencier les rapports humains dans et pour la violence, en multipliant partout les doubles mimétiques, analogues aux jumeaux mythologiques.

Il y a beaucoup de signes de la pertinence actuelle des grands textes apocalyptiques et je n'en citerai qu'un. La question des victimes et plus précisément des boucs émissaires, de ceux qu'on nomme en français les exclus, est devenue la question par excellence de notre société. Elle survit à toutes les idéologies, à toutes les philosophies, à la décadence des Églises et, je pense, elle est vraiment l'absolu de notre époque, moins nihiliste qu'il ne semble. Personne n'ose contester cette valeur-là et c'est pourquoi

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

il est très facile d'en abuser. Cet abus consiste avant tout à retourner le principe de la victime pour reconstituer le système des boucs émissaires sur ses propres ruines.

On ne fait plus de boucs émissaires directement mais on en fait encore indirectement en prétendant chasser seulement les chasseurs de boucs émissaires. Le communisme déjà persécutait et détruisait d'immenses masses humaines au nom de la lutte contre la persécution.

L'obsession victimaire donne tout son sens, je pense, à une phrase des Evangiles qui n'est pas vengeresse mais descriptive, une fois de plus, et qui décrit admirablement ce qui ne peut manquer de se produire à partir du moment où le scepticisme à l'égard des boucs émissaires a subverti la légitimité des violences passées, et les remet en question non seulement dans le passé récent mais jusque dans l'histoire la plus lointaine. A ce moment-là toutes les traditions, nationales, ethniques, religieuses, spirituelles, se mettent réciproquement en accusation et déterrent les cadavres de toutes les époques de l'histoire pour se le jeter à la tête réciproquement. C'est cette situation que nous vivons à l'heure actuelle, un perpétuel réquisitoire au sujet des victimes présentes et passées. Les Evangiles disent simplement :

Toutes les victimes depuis la fondation du monde vont retomber sur cette génération.

Nous vivons dans le monde où cette prophétie est en train de se réaliser d'une façon inattendue, certes, mais d'autant plus frappante. Toutes sortes d'indices textuels se complètent et s'agencent aussi exactement que les pièces d'un puzzle.

p.025 Le silence autour des textes apocalyptiques à une époque

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

où leur pertinence se révèle en dit long sur le malaise des grandes instances du savoir dans notre culture, sur les censures et les tabous auxquels nous nous soumettons le plus souvent sans mot dire.

Même si la Bible et les Évangiles sont mythiques, il devrait être permis de s'interroger sur leur pertinence possible dans la situation actuelle. Ce sont nos mythes à nous, après tout, ceux que nos ancêtres ont répétés tous les dimanches dans leurs églises pendant un millénaire et demi. Le mythe d'Œdipe nous est beaucoup plus étranger et, pourtant, même ceux d'entre nous qui ne croient pas au « complexe d'Œdipe » trouvent légitime le recours de Freud à la mythologie grecque dans le but de déchiffrer notre psychisme intime.

Faut-il déduire des observations précédentes que je tiens le christianisme pour néfaste, nuisible ? Absolument pas. Il me faut dire un mot sur l'autre moitié de mon sujet.

La fin des boucs émissaires sacrés a eu sur notre histoire, c'est bien évident, un formidable effet de libération individuelle. Dès le Moyen Age un bouleversement culturel s'amorce et s'accélère au long des siècles, et il s'étend de nos jours à la planète entière. Peut-être commence-t-il avec l'invention de l'hôtel-dieu ou de l'hôpital qui ne fait qu'un avec l'invention de la notion moderne de victime, détachée de toute appartenance.

En une dizaine de siècles, dans le monde occidental, la fin des boucs émissaires sacrés a supprimé ou affaibli toutes les grandes institutions sacrificielles qui opprimaient des catégories entières d'individus. Notre monde a supprimé l'esclavage et autres servitudes personnelles, il a atténué les différences rigides de

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

castes et de classes, les inégalités sexuelles, raciales, etc. Il adoucit toujours plus la pénalité judiciaire. Il a inventé les droits de l'homme, autrement dit tout ce qui protège les individus contre le mimétisme collectif.

Cette délivrance s'accompagne d'un prodigieux accroissement de l'énergie créatrice dans notre monde. L'invention des sciences et des techniques, notamment des techniques médicales, l'augmentation gigantesque des ressources matérielles, tout cela a libéré une partie au moins de l'humanité des servitudes ancestrales. Cette évolution unique dans l'histoire humaine constitue la grandeur incomparable de notre monde.

La société qui a réussi cela est la même, forcément, qui a supprimé peu à peu tous les garde-fous entre les rivaux mimétiques potentiels, au moment où l'égalité grandissante rend ceux-ci toujours plus intenses. La concurrence hystérique dans notre monde est responsable et ^{p.026} des découvertes les plus merveilleuses, et des plus redoutables aussi, l'accroissement gigantesque, par exemple, de nos moyens de destruction.

Ces développements n'auraient rien de périlleux si les hommes étaient capables de s'imposer le type de discipline requis par la situation, autrement dit de renoncer à la violence. Qu'en sera-t-il demain ? Nul ne peut répondre à cette question.

Notre monde est plus menacé que jamais par les retours de flamme sacrificielle, et autres aventures démentes dont le XX^e siècle est rempli. Mais il est aussi plus riche de promesses que tous les mondes antérieurs. Nos possibilités créatrices aussi bien que destructrices augmentent sans cesse. Ce qu'il y a de hasardeux dans le siècle qui s'annonce est inséparable de ce qui fera de lui,

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

indubitablement, le plus étonnant et, espérons-le, le plus pacifique de l'histoire humaine.

*

DISCUSSION

@

UN INTERVENANT : Vous avez dit qu'on commence seulement à admettre que les victimes doivent être défendues. Mais Eschyle, dans *Les Perses*, présente déjà ceux qui sont battus comme les sujets à défendre. Est-ce que je me trompe, ou vous ai-je mal compris ?

RENÉ GIRARD : Tout se passe à l'intérieur d'une culture. Je ne dis pas que l'humanité et les sentiments humains ont été inventés par le christianisme et le judaïsme. Mais la protection des victimes se faisait le plus souvent par la vengeance. Dans Eschyle, il s'agit bien de venger les victimes. On pourrait parler aujourd'hui de la « victime inconnue » comme on parle du « soldat inconnu ». La victime sans appartenance n'a été inventée qu'au XX^e siècle. Dans mon enfance, lorsqu'il y avait une inondation au Bangladesh, on ne s'en occupait pas. La bienfaisance restait à l'intérieur du périmètre de la nation. Aujourd'hui, elle s'étend au monde entier. Vous me direz que ce n'est pas vraiment sérieux, parce que la plupart du temps l'aide est très limitée, etc. C'est vrai. Elle relève du souci de prestige. Mais à quelle époque avant nous p.027 a-t-on gagné du prestige en secourant des victimes ? Jamais. Cela n'a rien à voir avec la gloire.

Votre exemple est néanmoins très bien choisi. Car s'il y a une

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

œuvre humaine dans la tragédie grecque, c'est certainement celle que vous citez. Je crois que ce n'est pas tout à fait la même chose que dans notre monde. Mais la possibilité de ces sentiments est toujours présente. C'est pourquoi on peut leur trouver des antécédents. La pièce que vous citez est un très bon choix.

UN INTERVENANT : Votre référence à la psychanalyse et aux mythes grecs, en particulier à Œdipe, est-elle suffisante pour placer, comme vous le faites, la psychanalyse dans la catégorie de la mythologie ?

RENÉ GIRARD : Non. Vous avez raison. Ma référence était polémique, et par conséquent trop rapide et insuffisante. Freud nous a enseigné à lire certains textes d'une certaine façon. Dans *Totem et tabou*, dans *Moïse et le monothéisme*, il se révèle un immense anthropologue et sociologue du religieux. Mais je pense que ces livres seraient beaucoup plus grands s'il avait complètement oublié son complexe d'Œdipe. Il chérissait ce complexe, parce que c'était vraiment son invention. Lorsqu'il parlait admirablement de la tragédie grecque, il avait l'impression de reprendre des propos que d'autres auraient pu tenir. Avec le complexe d'Œdipe, il était sûr de tenir sa chose à lui. Je crois que là, il se trompait. J'ai peut-être tort, mais je le crois d'autant plus que les rapports œdipiens sont très proches de ces rapports mimétiques dont je parle. Si on prend les meilleurs textes de Freud sur le complexe d'Œdipe, on s'aperçoit qu'il tend à faire des relations entre le père, le fils et la mère un jeu de rivalités mimétiques. Il n'y a plus de désir indépendant pour la mère, il n'y a que rivalité avec le père.

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

UN INTERVENANT : Comment expliquez-vous le fait que les victimes, pour être reconnues, doivent passer par la sacralisation, tout en sachant que pour être sacralisées, elles doivent être bâillonnées et ne pas avoir accès à l'expression libre ou au savoir ? Comment se fait-il que la victime doive être muette, et comment pourrait-on, aujourd'hui, renverser ce système de valeurs pour rétablir la paix au sein de la violence indifférenciée ?

RENÉ GIRARD : ^{p.028} Il y a un malentendu. Aujourd'hui, nous ne sacrasons pas les victimes. C'est l'univers archaïque qui les sacrassait. Et elles n'avaient rien à dire. Pour illustrer ce fait, on peut citer le bâillon qu'on met sur la bouche d'Iphigénie, sauf erreur dans *l'Agamemnon* d'Eschyle.

C'est la foule qui victimise, puis sacralise la victime. L'innocence des foules archaïques, c'est qu'elles adorent leurs victimes. Aujourd'hui, nous ne pouvons plus les adorer. Nous pouvons seulement les haïr. En revanche, nous nous soucions d'elles et nous efforçons de leur donner la parole. Les premiers textes qui donnent la parole aux victimes sont sans doute certains psaumes de la Bible. Dans ces textes, il y a un individu qui parle. Il est effrayé, terrorisé, et couvre d'injures des gens qui l'entourent et menacent de se précipiter sur lui. Souvent, ces psaumes scandalisent les lecteurs modernes, qui s'étonnent de découvrir de la violence dans la Bible. A mon avis, c'est la situation mythique retournée. Il y a mythe quand la foule qui entoure la victime est seule à nous raconter ce qui se passe. C'est une question de représentation. Lorsque le violent représente l'acte de violence, il le présente comme un acte de justice ou de bonté. C'est pour cela que les gens croient que les mythes ne sont pas violents, qu'ils

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

sont élégants, gais, etc., alors que la Bible culpabiliserait tout le monde. La Bible culpabilise, bien entendu, parce qu'elle dit la violence que les mythes ne disent pas. Mais la victime, ni dans un cas ni dans l'autre, n'a voix au chapitre. Dans la Bible, elle commence à parler. Job, entouré de ses amis, a peur. Qui est-il ? Un homme d'Etat, un petit tyran local, qui a été longtemps adoré par la foule. D'un coup, celle-ci se retourne et lui dit : tu es coupable, reconnais-le. Pendant des chapitres entiers, il demande de quoi il est coupable. Ses amis le menacent de la foudre et de toutes sortes de choses terribles, mais ne répondent jamais vraiment à sa question. Dans ce récit, précisément, la victime commence à parler.

Aujourd'hui, nous voulons faire parler la victime et nous soucions de son sort, mais nous le faisons le plus souvent contre la Bible. Nous avons l'impression qu'elle n'est pas responsable de ce souci. Beaucoup de gens pensent même, si j'ose dire, qu'ils dépassent la Bible sur sa gauche, qu'il sont plus humains qu'elle ne l'est. C'est faux. Malraux disait que le communisme est une hérésie chrétienne : dans le monde extrême-oriental, à mon avis, c'est une vérité qui devrait un jour devenir évidente.

OLAMO AMIGUET : ^{p.029} Quelle lecture proposez-vous des lynchages de Giordano Bruno ou de Savonarole ? Étaient-ils coupables ?

RENÉ GIRARD : Non. J'ai cité Voltaire tout à l'heure. En ma qualité de Français, je le connais mieux que l'affaire Giordano Bruno. Prenons une affaire qui a joué un grand rôle dans la protestante Genève, l'affaire Calas. Il est évident que Voltaire, dans sa manière de l'aborder, est plus chrétien que les ennemis de

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

Calas. L'Église n'aurait jamais dû condamner Giordano Bruno — si tant est que ce soit l'Église : ce sont l'Église et les autorités civiles qui l'ont condamné. Ce qu'on ne veut pas comprendre, c'est que plus une vérité est grande, plus il est facile de la trahir et de la déguiser. On voit cela aujourd'hui dans le souci des victimes, qui devient très souvent la dernière méthode de persécution, en incorporant symboliquement le message chrétien. Peut-être assistera-t-on demain à un triplement ou un quadruplement des mêmes choses. Ce sont les replis du serpent de la Genèse. Plus on est proche de la vérité, plus on en est loin. C'est pourquoi il est très grave de parler au nom d'une vérité qu'on trahit. Car tout le monde, ensuite, confondra cette vérité avec votre trahison, et votre responsabilité deviendra infinie.

MICHEL PORRET : Vous avez utilisé le mot de victime dans un sens très large au niveau de la chronologie. Or la conception moderne de la victime, on le sait depuis peu, est un concept judiciaire qui émerge très précisément en 1730-1740, à la fois dans le vocabulaire juridique, les pratiques judiciaires et la doctrine. D'immenses bibliothèques de victimologie encombrant désormais les bibliothèques des facultés de droit. La notion réparatrice de la victime émerge au moment où l'ancienne conception de la victime se déprend, c'est-à-dire au moment où le rapport entre le religieux, la répression et le sacrifice tend à disparaître dans les types de culture qui définissent la victime comme un objet social contemporain. Elle s'effectue de surcroît à une époque où la justice se laïcise et s'élève contre les valeurs religieuses, et où la notion d'individu devient extrêmement importante dans le processus réparateur. En d'autres termes, ne faudrait-il pas distinguer, sous le terme de victime, deux pistes très différentes ?

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

RENÉ GIRARD : p.030 La transformation dont vous parlez est essentielle. Il s'agit bien de droit. Paradoxalement, c'est au XVIII^e siècle, avec la philosophie des Lumières, c'est-à-dire la première forme de laïcisation et de sécularisation, que le droit, la justice, la notion d'appel devant les tribunaux, deviennent plus réellement chrétiens qu'ils n'étaient auparavant. Le vocabulaire qui s'impose est le contraire de celui que je décris. Mais si on regarde les choses à une échelle plus vaste, je crois qu'il faut les renverser. Certes, l'inspiration ne vient pas directement du christianisme qui, étant religion d'Etat dans la plupart des pays occidentaux, a partie liée avec les forces du conservatisme. C'est une donnée importante, mais historiquement secondaire, et fallacieuse si on l'absolutise. Il est évident que le Christ aurait traité Calas plutôt comme Voltaire que comme les gens qui le condamnaient. C'est de cela que je parle.

La notion de justice est également très importante du point de vue de la notion de preuve. Lorsqu'on parle de savoir et de connaissance, dans notre monde, on pense aux sciences de la nature. On exige une connaissance mathématisée. Mais à partir de quel moment, en justice, la culpabilité ou l'innocence d'une victime devient-elle évidente ? Qu'est-ce que la preuve judiciaire ? A mon avis, la question est très importante pour ce dont je parle. Par exemple, pour comprendre la question du bouc émissaire, il faut la comparer avec celle des boucs émissaires modernes. Ceux-ci sont très faciles à identifier, parce que notre société tout entière les a reconnus. Je pense, en particulier, à l'affaire Dreyfus. Dans ce dernier exemple, on a affaire à un véritable mythe, au sens où je l'entends, parce qu'il y a une victime innocente qui est condamnée par tout le monde, et d'une certaine manière transformée en

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

personnage mythique. Le colonel Picquart et les premiers individus qui se sont élevés contre cette condamnation ont dû souffrir comme Dreyfus lui-même, être en quelque sorte martyrs, parce qu'ils se sont opposés non seulement à toutes les autorités, mais à une opinion publique qui était refermée mimétiquement sur elle-même. La vérité a néanmoins triomphé. Si dans cinq mille ans on retrouve les textes de l'affaire Dreyfus en vrac, les savants les étudieront ; si, ne sachant plus le français, ils se mettent à travailler statistiquement sur ces textes, ils y trouveront cent mille choses, toutes différentes, et en tireront des conclusions déconstructrices et très modernes, constatant qu'il y a des milliers d'interprétations de l'affaire Dreyfus et jugeant qu'elles se valent toutes, qu'elles ne sont ni vraies ni fausses. Ce ne sera pas vrai : en réalité, il n'y a que deux ^{p.031} interprétations qui comptent, celle qui déclare la victime innocente et celle qui la dit coupable. La première est absolument vraie, et on ne peut pas la relativiser. La seconde est absolument fausse, et on ne peut pas relativiser sa fausseté.

C'est ce qu'il faut dire aux étudiants à qui on apprend, aujourd'hui, que la vérité n'existe pas. Nietzsche, pour justifier Dionysos, est tombé dans le darwinisme social de bas étage. Il a dit que les sociétés avaient besoin d'évacuer les déchets, les victimes, etc.

Mais il a compris qu'il ne pouvait le justifier que comme cela. En ce sens, il a justifié le nazisme, l'Holocauste, etc. Il est faux de le nier. D'une certaine manière, c'est nier l'importance de Nietzsche que de nier ceci. Les déconstructeurs actuels sont bien supérieurs du point de vue moral, parce qu'ils ne suivent pas Nietzsche sur ce point. Mais ils n'ont pas de consistance philosophique, puisqu'ils disent qu'il n'y a pas de vérité, tout en n'osant pas attaquer là où

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

le bât blesse vraiment, c'est-à-dire sur le terrain de la vérité judiciaire. Êtes-vous prêts à dire qu'un innocent et un coupable, c'est la même chose, qu'il n'y a pas de différence entre les deux interprétations ? Il n'y a pas que la science physique et la science des particules. La vérité judiciaire est-elle démontrable ? A mon avis elle l'est — si elle ne l'était pas, les romans policiers n'existeraient pas.

GUY DE CHAMBRIER : Il y a quelques jours, le professeur Armand Abécassis, qui est comme vous le savez sans doute une tête pensante du judaïsme en France, a fait à Strasbourg un exposé dans lequel il commentait son livre, qui s'intitule *En vérité je vous le dis*. Sa thèse est intéressante. Il dit que l'Évangile et le Nouveau Testament contiennent de nombreuses traces de la tradition juive et qu'en fait le christianisme s'écarte très peu du judaïsme. Il dit également, et cela me paraît très important, que les chrétiens sont coupables de leur ignorance, et devraient se rendre compte qu'ils sont presque directement tributaires du judaïsme. Il me semble qu'il admettrait la fonction prophétique du Christ, mais qu'il n'irait pas jusqu'à admettre la fonction sacerdotale et royale. Comment situez-vous cette perspective nouvelle et un peu provocante ?

RENÉ GIRARD : Je pense qu'il a parfaitement raison sur la question des relations et de la culpabilité humaines. D'ailleurs, c'est dans les textes juifs qu'on trouve pour la première fois l'affirmation : tu auras pitié de l'étranger, p.032 de l'exclu, de l'immigrant, etc., car toi-même tu as été exilé et humilié. Ce sont des textes fondamentaux, inimaginables dans l'univers grec ou dans tout autre univers culturel que nous connaissons.

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

La question théologique, en revanche, est toute différente. Je ne sais pas ce que dit le professeur Abécassis. Mais je crois que ce que fait le judaïsme est prodigieux. J'irai un peu plus loin que tout à l'heure : en un mot, le judaïsme dé-divinise les victimes et dé-victimise Dieu. Le monothéisme, c'est cela. Le Dieu monothéiste n'est jamais victime. Et les victimes ne sont jamais divinisées. Si Joseph était un personnage mythique, lorsqu'il devient le Premier ministre du Pharaon, il serait divinisé comme le Pharaon. On voit d'ailleurs que ses frères, lorsqu'ils le retrouvent, ont la tentation de le diviniser. Mais ils ne le font pas.

Que fait le christianisme là-dedans ? Pour le judaïsme, il est une retombée dans la mythologie, puisqu'il re-divinise une victime et victimise Dieu. On a l'impression que par rapport au judaïsme, il s'agit d'un retour en arrière, d'une régression mythologique. Il en va de même avec l'islam. C'est pourquoi il parle de monothéisme strict. Le christianisme n'arrange pas les choses, quand il dit que Dieu est trinitaire. En réalité, pourtant, on constate que toutes les conquêtes du judaïsme subsistent dans le christianisme. Et le christianisme cite, à propos du Christ, tous les passages essentiels de l'Ancien Testament sur les victimes. Non seulement il innocenté la victime que les mythes culpabilisaient, mais il sait ce qu'il fait. Les Evangiles sont autoréférentiels. En ce sens, ils vont plus loin que tous les autres textes de la Bible. Evidemment, c'est là une question religieuse, c'est-à-dire en partie une question de rationalité et de lecture des textes, en partie une question de foi. Nous n'allons pas la résoudre ici.

UN INTERVENANT : Vous dites dans votre dernier livre que la recherche scientifique sur la mythologie évacue complètement la

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

violence. Cela m'a surpris. Est-ce toujours vrai ? Je pense par exemple à un ouvrage récent sur l'archéologie de la Grèce antique, dans lequel il est dit que contrairement à ce qu'on croyait, les Grecs anciens pratiquaient le cannibalisme.

RENÉ GIRARD : Je crois que la mode est en train de changer. Les anthropologues ne fonctionnent qu'avec la parole, mais les archéologues trouvent des choses. On nous a dit longtemps que les Phéniciens n'étaient pas cannibales, qu'on ne sacrifiait pas des enfants au dieu Moloch, que tout ^{p.033} cela n'était qu'invention de l'impérialisme occidental. Pendant ce temps, du côté de Carthage, on découvrait sans cesse de nouvelles cimetières dans lesquels les restes d'enfants à demi brûlés étaient mêlés à ceux d'animaux visiblement sacrifiés. Ailleurs, au sommet de la cordillère des Andes, on découvre les restes de jeunes gens sacrifiés, etc. Les archéologues ne peuvent pas supprimer leurs découvertes. Même s'ils ont très envie d'être conformistes, leur intérêt professionnel est tel qu'ils sont obligés de nous dire ce qu'ils ont trouvé. On imaginait que la civilisation des Incas était très différente de celle des Aztèques, et on découvre de plus en plus que les sacrifices humains étaient répandus sur tout le continent américain.

La mode est donc en train de changer. Mais elle change dans le mauvais sens. On dit que c'est la faute du religieux et on ne parle pas de la société environnante. Des livres nous décrivent le sacrifice comme une institution qui serait là pour cultiver la violence, sans parler de ce que serait la société sans le religieux. A mon avis, il est fondamental de voir que le religieux est toujours contre la violence, même s'il combat la violence avec la violence. Le religieux n'est jamais satanique au sens évangélique de fausse

Violences d'aujourd'hui, violence de toujours

transcendance. Le religieux archaïque cherche à repousser la transcendance au dehors. Seul Nietzsche essaie d'embrasser Dionysos et de devenir Dionysos lui-même. Le plus stupide des Grecs du IV^e siècle aurait compris que Nietzsche allait devenir fou. Car embrasser Dionysos et devenir fou, c'est la même chose. C'est ce que nous appelons « manie ». La folie homicide.

MARC FAESSLER : Je remercie René Girard et recommande à chacun de lire son dernier livre, *Je vis Satan tomber comme un éclair*, l'un de ses ouvrages les plus achevés et les plus limpides.

@